

Introduction

« Le cœur de l'enseignement de M. Chartier pourrait se trouver dans une de ses formules : l'essentiel, disait-il, est de comprendre que l'homme est esprit, et comme tel obligé, parce que noblesse oblige. »

(Bridoux, *M. Chartier avant 1914*, 1952)

« Alain » est un nom de plume. Émile Chartier en a utilisé plusieurs pour signer ses œuvres : « Criton », « Philibert », etc. « Alain » s'impose progressivement dans les années 1900.

Émile Chartier est né en 1868, à Mortagne-au-Perche, en Normandie. Il est le fils de Juliette et d'Étienne Chartier, vétérinaire. Il grandit dans un univers rural, auquel il demeure attaché durant toute sa vie. C'est là sans doute l'origine d'un certain imaginaire qui habite son œuvre : celui de l'artisanat et de la campagne.

Il revendiquait hautement ses origines percheronnes. Il y voyait une des sources de son esprit d'insoumission. Alain n'est pas un de ces philosophes de nulle part. Chez lui, comme nous le verrons, le haut

s'appuie toujours sur le bas en le surmontant. C'est à partir de ce qui est d'abord conçu instinctivement que la pensée se développe.

Le philosophe a peu parlé de son enfance. Nous savons, cependant, que, dans sa famille, on défend volontiers des conceptions radicales de gauche, proches de celles que le philosophe soutiendra. Alain a dit qu'il était né radical. Cela ne signifie pas qu'il se serait contenté de répéter ce qu'il avait entendu. Le philosophe a plutôt donné forme à ce qui était déjà confusément présent en lui.

Depuis ce socle familial, Alain s'élève bientôt. Il devient à la fois un pédagogue de talent et un grand intellectuel.

« L'Homme »

Intéressons-nous, tout d'abord, au pédagogue. Allons le voir dans sa classe. Le 1^{er} juillet 1933, Alain doit assurer son dernier cours. Il est alors professeur de philosophie, en khâgne, au lycée Henri-IV. Une ancienne élève qui a assisté à l'événement témoigne. Elle écrit ceci :

« Ce samedi, la salle était trop pleine. Des normaux et des anciens élèves notables, voire célèbres, étaient revenus. [...] Les officiels parurent parmi les khâgneux levés. Le ministre précédait, suivi du recteur, du proviseur, de l'économiste, du censeur et d'un garçon surchargé de cinq chaises [...] Chartier, parodiant peut-être les présidents de la Chambre après les explosions anarchistes, dit tranquillement ces seuls mots : "Nous continuons" » (Leterre, 2006, p. 427).

Chartier est le héros de cette saynète comique, dans le récit qui nous en est donné. Il trône bien au-dessus des officiels qui viennent le visiter. C'est du moins ainsi qu'il est présenté, dans un texte où transparait l'admiration qu'il suscitait. Le nom que lui donnaient ses élèves témoigne aussi de ce charisme. Ils l'appelaient « L'Homme ».

Alain, c'est d'abord un maître. Sa carrière de professeur a commencé après ses années d'étude à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et sa réussite à l'agrégation, en 1892. Les postes qu'il occupe sont de plus en plus prestigieux : d'abord Pontivy, puis Lorient, Rouen, le lycée Condorcet à Paris, le lycée Michelet à Vanves et, enfin, le lycée Henri IV. Dans le même temps, il participe au mouvement des universités populaires et enseigne la pédagogie au collège Sévigné. Progressivement, il se forge un style pédagogique et développe un charisme puissant.

Des générations d'universitaires et d'intellectuels français vont garder de leur passage dans la classe d'Alain une empreinte profonde. Ainsi, Julien Gracq, Simone Weil, Georges Canguilhem ou André Maurois sont, par quelques traits de styles, par certaines postures intellectuelles, des héritiers inégalement fidèles.

À côté des témoignages à valeur historique, une véritable légende s'est développée au sujet d'Alain. Des anecdotes circulent, qui sont aujourd'hui encore rapportées par une tradition orale. Il est difficile de distinguer en son sein le vrai du faux, mais la légende suffit à témoigner de l'impact du maître sur plusieurs générations.

Alain lui-même demeure marqué par l'enseignement d'un maître : Lagneau. Celui-ci lui enseigna la philosophie au lycée de Vanves, là où Alain serait nommé à son tour en 1906. Lagneau est pour Chartier un modèle de rigueur et de volonté. Du maître, Alain garde une certaine idée de la philosophie. Il s'agit d'apprendre à penser par soi-même. Les boursoufflures de l'érudition sont regardées avec méfiance. Dans la classe d'Alain, on lit directement les textes des grands auteurs, et non les résumés en vogue. Cette méthode s'est imposée progressivement, grâce, notamment, aux anciens élèves d'Alain devenus professeurs et inspecteurs.

Le talent pédagogique du philosophe, nous le retrouvons dans ses textes. La langue est souvent simple et le style efficace. C'est ce qui fait des propos d'Alain un trésor pour l'apprenti philosophe.

Quand Alain parle d'éducation, il n'évoque pas ses pratiques de professeur et s'intéresse plutôt à la question de l'enseignement primaire. Alain aborde ce domaine en s'appuyant sur l'héritage des philosophes. Cinq d'entre eux ont particulièrement influencé sa philosophie de l'éducation : Platon, Descartes, Spinoza, Hegel et Comte.

Alain écrit ses propos sur l'éducation en philosophe plutôt qu'en pédagogue, si la pédagogie se définit comme « *l'enveloppement mutuel et dialectique de la théorie et de la pratique éducatives par la même personne, sur la même personne* » (Houssaye, « Pédagogie : justice pour une cause perdue ? », in *Manifeste pour les pédagogues*, 2002). Certes, avec Jean Houssaye, nous pouvons ajouter que la position du pédagogue ne se situe pas toujours exactement à

mi-chemin de la théorie et de la pratique. « *Ferrière, par exemple, peut être considéré comme un pédagogue rentré, hanté par sa pratique impossible : il s'essayera à l'enseignement mais devra y renoncer [...]* » (Houssaye, *ibid.*, 2002, p. 8). Alain, lui, n'est pas un « pédagogue rentré ». Il ne pense pas l'enseignement primaire en praticien. Il ne prend jamais la place de l'instituteur, même de façon fictive. L'instituteur est toujours un autre dont il fait l'éloge.

Le premier intellectuel

Cependant, le 1^{er} janvier 1933, les officiels ne viennent pas seulement rendre hommage au pédagogue. C'est aussi l'intellectuel qui est salué par la République.

Alain s'engage vigoureusement dans l'agora de son temps. Thierry Leterre a souligné qu'Alain peut apparaître, de ce point de vue, comme le premier intellectuel. « *Initialement, l'intellectuel est l'homme d'idées, engagé en politique pour la défense de "valeurs" essentiellement de gauche. Avec Alain, toutefois, une transformation spectaculaire s'opère : l'intellectuel est un universitaire, formé par le développement du système scolaire, l'enseignement supérieur, et enseignant lui-même* » (Leterre, 2006, p. 64).

Il annonce ainsi la posture de Sartre, de Foucault, d'Aron... Il inaugure une certaine posture vouée à une importante postérité en France.

Certes, il suit un parcours universitaire assez classique de 1892 à 1900-1903. Il publie alors des articles dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*,

enseigne, collabore à des Universités populaires, à des congrès de philosophie... Mais son engagement politique devient bientôt plus ferme.

Lorsque le mot « intellectuel » fait son apparition, à la fin des années 1890, au moment de l'affaire Dreyfus, Alain est un jeune professeur, à Lorient. C'est surtout la « seconde affaire Dreyfus » qui provoque son indignation, non la condamnation inique du capitaine Dreyfus, mais la volonté de faire taire ses défenseurs. Alain est un républicain fervent et il craint un coup d'État militaire. C'est dans cette bataille que s'opère la radicalisation politique du philosophe.

En 1903, Alain commence à écrire, pour *La Dépêche de Rouen*, une chronique intitulée « Propos du dimanche ». C'est ainsi que naît un genre journalistique nouveau : le propos. Il s'agit d'articles inspirés par l'actualité et les événements du quotidien. Alain leur donne progressivement une dimension philosophique. Par ce biais, il participe au débat public.

« Peu d'enseignants à l'époque d'Alain contribuent à la presse quotidienne et moins encore pour intervenir régulièrement dans les affaires publiques. En philosophie, la politique est tout simplement exclue des bancs de l'université : soit elle se résume à l'histoire des auteurs en se tenant prudemment loin des conséquences pratiques qu'il arrive aux doctrines d'avoir, soit elle se perd dans la sociologie [...] » (Leterre, 2006, p. 255). La posture d'Alain marque une rupture.

L'engagement d'Alain rejoint celui du camp radical et radical-socialiste de son temps. Le philosophe ne se fait jamais homme politique, contrairement à Jaurès, par exemple. Mais il lui arrive, à la Belle Époque, de soutenir des candidats de son camp

contre les partis de droite. La pensée radicale qu'il défend se présente comme une forme de libéralisme de gauche, comme nous le verrons plus loin en la détaillant davantage.

Les propos permettent à Alain de s'attaquer à ses adversaires politiques, les héritiers de l'antidreyfusisme : Charles Maurras et l'Action française, en particulier.

Le philosophe propose une critique virulente du catholicisme de son temps. Lors de l'affaire Thalamas, il défend son collègue du lycée Condorcet, muté pour avoir dit que Jeanne d'Arc avait été victime d'hallucinations auditives.

En 1904, le ministre de la Guerre demande à des francs-maçons d'établir des fiches sur les opinions politiques et religieuses des officiers qui se rendent à la messe. C'est « l'affaire des fiches ». Quand le scandale éclate, Alain tente de justifier la position du ministre en soutenant qu'il ne demandait qu'une collecte de renseignements.

Quelques années plus tard, quand commence la Grande Guerre, Alain s'engage dans l'armée. Au front, il voit les atrocités de la guerre et une autre guerre au sein de la guerre, celle qui oppose les officiers et leurs soldats, une guerre de menaces, de colère et de mépris. Alain est lui-même blessé en 1916 et démobilisé en 1917. Pendant tout l'entre-deux-guerres, il défend des conceptions pacifistes, lutte pour qu'un deuxième carnage n'ait pas lieu.

Durant la même période, il dénonce la montée du fascisme. En 1934, il cofonde le CVIA : Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Alors qu'il est immobilisé par la maladie, à la fin des années

1930, Alain reste très politisé. Quand son pacifisme et son antifascisme semblent se contredire, Alain croit trouver dans les accords de Munich un compromis acceptable. Il ne rejoint jamais, cependant, les partisans du désarmement et refuse un certain simplisme pacifiste.

Partisan de la « paix immédiate » au lendemain de la déclaration de guerre, le philosophe, physiquement très affaibli, se tient à l'écart de la vie publique pendant l'Occupation et meurt en 1951.

Lire Alain

Quatre pages seraient nécessaires pour établir la bibliographie complète de l'œuvre d'Alain. Parmi les livres publiés sous le nom du philosophe, il faut distinguer ceux qui sont des recueils thématiques de ses propos : *Propos sur la nature*, *Propos impertinents*, *Propos sur les philosophes*... D'autres ont été originellement conçus comme des ouvrages autonomes par Alain. C'est le cas, en particulier, d'*Éléments de philosophie*, qui propose une philosophie générale, une pensée plus systématique que celle des propos.

Le lecteur trouvera là, comme dans les célèbres *Propos sur le bonheur*, une introduction au reste de l'œuvre. Celle-ci forme un ensemble foisonnant qui manifeste la variété des talents et des centres d'intérêts d'Alain.

Dans *Propos sur l'éducation*, Alain, de façon très polémique, dénonce certaines thèses pédagogiques en vogue, et défend un modèle scolaire qui fait de